

Publications du Groupe Auguste Comte. — IV.

GEORGES DEHERME

L'Idéologie salutaire

Conserver pour améliorer

Prix : 0 fr. 75

PARIS
6, Boulevard de la Madeleine (IX^e)



Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit.

En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. En conséquence, il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.



Publications du Groupe Auguste Comte. — IV.

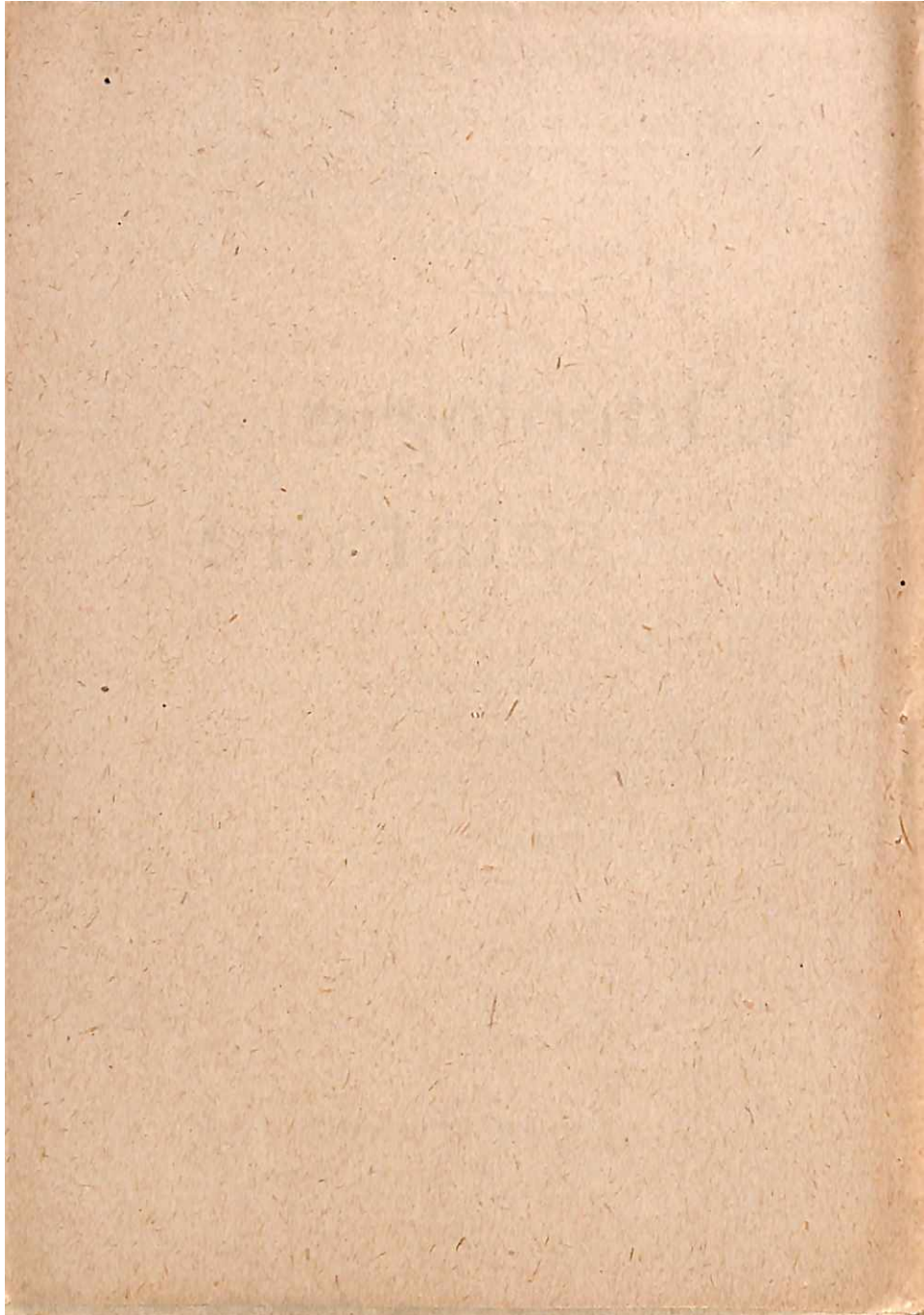
GEORGES DEHERME

L'Idéologie salutaire

Conserver pour améliorer

Prix : 0 fr. 75

PARIS
6, Boulevard de la Madeleine (IX^e)



L'Idéologie salulaire

I. — La révolution morale.

Ayant à indiquer les grandes lignes d'une idéologie régénératrice, il nous faut prospector le terrain psychologique et sociologique où la volonté, la pensée, les sentiments plongent leurs racines, il nous faut reconnaître les sources qui les vivifient.

On déplore que tant de richesses de notre sous-sol restent inexploitées. Mais le fer et la houille ne sont pas indispensables à la grandeur d'un peuple, à la civilisation, au bonheur. Et puis, ce trésor enfoui ne se volatilise pas. C'est une réserve.

Mais combien plus certain, irréparable est le désastre si nous négligeons de mettre en valeur le sous-sol des âmes. C'est la véritable richesse

ou chimériques, qui sont en même temps les plus nombreuses et les plus faciles. Mais, dans son élaboration quelconque de chaque sujet ainsi proposé, l'esprit doit rester seul juge, soit de la convenance des moyens, soit de la réalité des résultats. C'est uniquement à lui qu'il appartient d'apprécier ce qui est pour prévoir ce qui sera, et de découvrir les procédés d'amélioration. En un mot, l'esprit doit toujours être le ministre du cœur et jamais son esclave. »

L'homme ne peut vivre sur soi, de soi, pour soi. Or, sans le concours permanent d'une puissance extérieure, il ne peut refréner ses instincts, toujours plus impérieux que les arguments de sa raison, le dictamen de sa conscience ou les élans inconsistants de son cœur. Si le secours de cette grâce socialisante lui fait défaut, il s'abandonne, il se dégrade, il retourne à l'animalité, la civilisation s'effondre...

En tant qu'homme, incorporé à l'Humanité perpétuelle et indéfiniment perfectible, il ne peut que vivre d'autrui et pour autrui.

« L'esprit n'est pas destiné à régner, mais à servir : Quand il croit dominer, il rentre au service de la personnalité, au lieu de seconder la sociabilité, sans qu'il puisse nullement se dispenser d'assister une passion quelconque. En effet, le commandement réel exige par-dessus tout de la force, et la raison n'a jamais que de la lumière; il faut que l'impulsion lui vienne d'ailleurs. »

III. — Le gorille déchaîné.

La Révolution — au plus fort de la déraison publique — érigea des autels à la déesse Raison que, symboliquement, le plus souvent, figurèrent des prostituées. Ce furent les saturnales ignobles de la bêtise et de la méchanceté. C'est dans ce cloaque d'abattoir humain que se déversa toute la sentimentarderie verbale du XVIII^e siècle.

Au surplus, une philanthropie plus sincère ni une raison mieux nourrie et plus sûre n'eussent suffi à contenir le « gorille lubrique et féroce » (1) que les bouleversements politiques et sociaux font toujours reparaître.

Nous avons reconnu les forces matérielles. Il y a l'argent, il y a la contrainte étatiste; le nombre s'apprête à exercer une terrible tyrannie. Or, l'argent a corrompu, l'étatisme dissout, le nombre détruira jusqu'aux assises de la civilisation. Et « la force intellectuelle n'est pas, au fond, plus morale que la force matérielle. Chacune d'elles ne constitue qu'un moyen dont la moralité dépend de son emploi ».

IV. — La logique positive.

Même « l'étude scientifique est moralement dangereuse, quand on n'y voit pas un simple moyen et qu'on veut l'ériger en but ».

Intellectuellement, l'excès d'objectivisme n'est

(1) H. Taine.

pas moins à redouter : il mène à l'idiotie. En le compensant par l'excès de subjectivisme, qui conduit à la folie, notre enseignement d'État accomplit ce tour de force de combiner les plus graves inconvénients du théologisme avec ceux du matérialisme.

Auguste Comte définit la logique positive : « Le concours moral des sentiments, des images et des signes, pour nous inspirer les conceptions qui conviennent à nos besoins moraux, intellectuels et physiques. » Sa formule générale est donc : « Induire pour déduire, afin de construire. » Ou encore : « Abstraire pour généraliser, afin de systématiser. »

Ainsi, les moyens seront toujours subordonnés au but. « Toute la philosophie consiste à constituer une harmonie durable entre l'abstrait et le concret. »

Nos spéculations systématiques ne doivent pas avoir d'autre fin que de « consolider, autant que possible, l'unité spontanée de notre entendement, en constituant la continuité et l'homogénéité de nos diverses conceptions, de manière à satisfaire également aux exigences simultanées de l'ordre et du progrès, en nous faisant retrouver la constance au milieu de la variété ». Entendons : la loi, dont la découverte et même la seule recherche nous délivrent de l'obsession — aussi contraire à notre propre équilibre mental qu'à l'ordre social — des causes premières.

V. — L'idéal positif.

En tout, l'ordre ne s'établit que par la soumission normale aux lois infrangibles. Et pour se soumettre, sans réticence, il ne suffit pas de savoir, il faut aimer. Ce ne sont pas les honnêtes gens, hormis les professionnels, qui connaissent le mieux le Code de procédure. Qui sait seulement peut ne s'attacher qu'à profiter de sa science pour détourner sur d'autres les charges communes, pour dominer. Par cette fissure s'échappe tout l'égoïsme anarchique. « Il n'y a de directement moral, dans notre nature, que l'amour, qui seul tend immédiatement à faire prévaloir la sociabilité sur la personnalité. »

C'est le besoin, profondément et toujours senti, de penser, aimer, agir, qui élabore l'idéal, la substance adorable. Par addition, et c'est Dieu ; par soustraction, et c'est l'Humanité.

Ici, l'idéal positif « se combine avec le réel pour consolider la synthèse en développant la sympathie » universelle.

VI. — De la religion.

Si l'intelligence ne peut tout expliquer, le sentiment doit être réglé et l'activité dirigée.

Plus ou moins parfaitement, toute religion est une synthèse subjective, coordinatrice, directrice. « La religion consiste à régler chaque nature individuelle et à rallier toutes les indivi-

dualités; ce qui constitue seulement deux cas distincts d'un problème unique. Car, tout homme diffère successivement de lui-même autant qu'il diffère simultanément des autres, en sorte que la fixité et la continuité suivent des lois identiques. »

L'athéisme, le matérialisme aboutissent logiquement au suprême accès du délire égocentrique qu'est le nihilisme intégral. C'est le suicide social. Le pessimisme germanique, issu du kantisme, est allé même jusqu'à préconiser le suicide cosmique. « La religion constitue, pour l'âme, un *consensus* normal exactement comparable à celui de la santé envers le corps. »

Certes, aujourd'hui, d'invraisemblables superstitions sont répandues, mais cette vague religiosité n'est qu'une aspiration confuse. Ces simulacres, et même les pratiques de certains bigots sans charité, automorphisent et matérialisent. Le vrai sentiment religieux spiritualise. Non dans de fumeuses rêveries, mais dans les actes. La contemplation doit « systématiser l'affection et l'action ».

Pas de société sans gouvernement, et pas de gouvernement sans un minimum d'union, d'unité. Même le gendarme ne représente pas que la force matérielle. Sa fonction lui confère un prestige que rappelle son uniforme. Toute puissance sociale est faite de spiritualité pour une part.

Une civilisation naît toujours d'une religion. Elle meurt de la perdre. L'anarchie mondiale à laquelle nous assistons, et dont la guerre et le

bolchevisme ne seront pas les dernières manifestations, ni, sans doute, les plus terribles, émane de l'interrègne spirituel, comme les miasmes putrides s'exhalent des eaux que ne renouvellent point les sources vives.

Plus la civilisation est compliquée, raffinée, plus l'influence religieuse y est nécessaire. Les ruines nous restituent l'âme des peuples disparus par ce qu'elles expriment encore de leurs croyances.

VII. — La grâce.

A la rigueur, une implacable contrainte peut obtenir provisoirement une suffisante convergence. Il faut bien y avoir recours, par le fer et le feu, quand la persuasion est impuissante. Et elle l'est, quand elle n'a d'autre instrument que l'intelligence présomptueuse ou le sentiment dévergondé. L'esprit n'est vraiment lucide et le cœur rayonnant qu'avec le secours de la grâce.

Il faut croire. Et « croire, c'est penser avec assentiment », dit saint Thomas.

Ni l'érudition et la plus habile dialectique, ni le plaisir des hédonistes, ni l'intérêt bien entendu des utilitariens, ni l'orgueilleux stoïcisme, ni même la comptabilité des sanctions d'outre-tombe n'ont d'efficace décisive. Sans la grâce, la « nature » et l'égoïsme triomphent, l'homme ne s'évade pas de l'animalité et du péché originels. Le pécheur reste livré à toutes les impulsions de la brute qui est en lui ; l'esprit, inéluctablement, est vaincu.

Par la grâce, entendons ce secours puissant que le croyant et le positiviste reçoivent de Dieu ou de l'Humanité quand ils y rapportent toutes leurs pensées, tous leurs actes et tout leur amour.

Si son objet paraît différer quant au symbole, la foi du croyant et celle du positiviste sont d'une substance identique. Elles sont faites d'une adhésion intellectuelle et sentimentale, consolidée par l'énergie intérieure, l'enthousiasme moral que dispense la grâce, pour obtenir le même résultat humain : l'action convergente par la soumission, la vénération, le dévouement.

Que ce soit pour vaincre le péché et gagner le ciel ou brider l'égoïsme et perfectionner l'ordre humain, il faut placer le centre, hors de sa propre personnalité, en un objet universel et éternel auquel s'incorporer dans l'espace et le temps.

C'est là que se capitalise le précieux produit de tout l'effort intellectuel et moral des siècles, et c'est à cette réserve précieuse que, pour s'épanouir, s'alimente l'âme sociale.

VIII. — Synthèse positive.

Une synthèse ne saurait être exclusivement objective non plus que partielle. « Notre aptitude à former des questions » surpassant « nos moyens de les résoudre », le sentiment doit prolonger la raison après l'avoir exaltée. La confiance supplée la connaissance. « Même chez ceux qui peuvent vraiment apprécier les démonstrations,

les moindres dissidences suffisent pour neutraliser les principales concordances, quand la vénération ne vient pas surmonter l'insubordination .»

C'est en proclamant son infailibilité que la raison individuelle fomenta l'orgueilleuse insurrection des vivants qui passent contre les morts qui demeurent, principe effectif de l'actuelle instabilité aussi régressive qu'anarchique.

« La foi positive expose directement les lois effectives des divers phénomènes observables, tant intérieurs qu'extérieurs, c'est-à-dire leurs relations constantes de succession et de similitude, qui nous permettent de les prévoir les uns d'après les autres. Elle écarte, comme radicalement inaccessible et profondément oiseuse, toute recherche sur les causes proprement dites, premières ou finales, des événements quelconques. Dans ses conceptions théoriques, elle explique toujours *comment* et jamais *pourquoi*. Mais, quand elle indique les moyens de diriger notre activité, elle fait, au contraire, prévaloir constamment la considération du but, puisqu'alors l'effet pratique émane certainement d'une volonté intelligente. »

D'autre part, « la destination pratique de la systématisation subjective détermine sa nature théorique ».

C'est donc d'après une systématisation d'ensemble que le but peut être nettement fixé, cependant que les forces qui y concourent sont reconnues et leur convergence organisée. « Quand on renonce franchement à l'absolu, on sent que, pour nous, la vérité consiste toujours à établir

une suffisante harmonie entre nos conceptions subjectives et nos impressions objectives, en subordonnant d'ailleurs un tel équilibre à l'ensemble de nos besoins privés et publics. »

Ainsi l'on concevra « notre existence comme vouée au perfectionnement universel », en élevant « au premier rang le perfectionnement moral, caractérisé surtout par la subordination de la personnalité à la sociabilité ».

IX. — Une méthode.

Sans doctrine, pas de méthode. Sans méthode commune, pas d'entente possible, et donc pas d'union.

Chaque cas comporte plusieurs aspects. Si la raison individuelle décide seule, ce sera dans le sens des intérêts ou des passions toujours antagoniques. Alors, ne pouvant plus persuader, il faudra contraindre de plus en plus.

Il n'y a plus de libre examen dans les sciences physiques et naturelles. Quand les progrès de l'esprit positif l'auront également exclu des sciences sociales, seulement alors l'unité humaine — et donc la Ligue des nations — sera possible.

Ce ne sont pas les mots-entités, ni des généralisations partielles, ni les désirs, ni la bonne volonté, ni un congrès, encore moins la garde internationale qui pacifieront le monde. Au contraire.

Ce ne sont pas les Constitutions écrites ni

même l'armée qui font les sociétés; mais celles-ci qui garantissent et font celles-là puissantes et efficaces.

Conception de la plus creuse métaphysique qui prend les moyens pour le but, la « Société des nations » ne pouvait être que l'instrument de la plus dangereuse démagogie. A la Conférence de la paix, les praticiens ont dû en faire, plus positivement, la Ligue des nations. Et ce ne sera encore qu'une formule dont les peuples mal gouvernés, au temporel comme au spirituel, seront dupes, si l'on n'en fait pas une garantie de l'ordre international, une Sainte-Alliance des peuples qui ont une religion — entendons une spiritualité — contre les barbares qui en sont dénués.

X. — L'alliance religieuse.

Il n'est que deux synthèses complètes qui puissent nous rallier et nous régler, animer la civilisation occidentale : le catholicisme et le positivisme.

Nous devons admettre que, désormais, il y a des incroyants aussi irréductibles, aussi profondément religieux d'ailleurs, que les croyants. « Aucun fanatisme spécial ne disposant, de nos jours, à négliger le but pour les moyens, toutes les âmes vraiment religieuses peuvent se réunir contre les dangers universels de l'irréligion. »

De nombreux catholiques, des ecclésiastiques l'ont compris et encouragent notre campagne de leur sympathie et même de leur concours.

Pour le positivisme, cela va de soi. Ayant constaté que « le problème humain fut, au fond, toujours le même, consistant partout à constituer, autant que possible, l'unité générale de notre nature individuelle et collective », il ne peut que reconnaître « cette universelle convergence du passé vers l'avenir ». C'est parce que son esprit relatif lui procure « nécessairement des affinités essentielles avec chaque croyance capable de diriger passagèrement une portion quelconque de l'Humanité » qu'il deviendra universel.

Évidemment, le caractère absolutiste, inhérent à toute croyance théologiste, empêchera toujours le catholicisme de comprendre le positivisme dans son ensemble comme celui-ci le comprend. Mais ils peuvent s'unir dans l'action politique, sociale et morale qui se propose de sauver la patrie française, la chrétienté et l'Humanité.

XI. — La confusion primordiale.

Les progrès de la technique et des sciences dans leurs applications ont été pris pour le seul progrès. On a pu admettre que les accumulations de matériaux étaient la science; les notions, toute l'instruction; et intelligence, la mémoire. Ce n'est encore que la barbarie obtuse et la guerre; le bolchevisme nous le montre assez.

Le vrai progrès ne consiste pas « à transporter de plus en plus vite des imbéciles de plus en plus perfectionnés », comme disait Pierre Laffitte; ni l'intelligence à encombrer le cerveau de menus

faits qui le troublent, l'agitent, sans le régler et surtout sans l'éclairer; ni le bonheur à compliquer matériellement l'existence dans l'ostentation d'argent, une sordide avarice, la poursuite fébrile des vains plaisirs. « Quoique la réorganisation intellectuelle et morale soit généralement désirée, son essor décisif soulève d'actives antipathies parmi ceux qui se sentiraient ainsi forcés de régler leur conduite et d'abaisser leurs prétentions. »

L'esprit métaphysique, qui est « radicalement incompatible avec le point de vue social », incline toujours à prendre le moyen pour le but. Tout l'égoïsme avec ses conséquences n'est, au reste, que le développement consécutif de cette interversion.

XII. — La règle fondamentale.

« La philosophie reconnaît désormais, comme règle fondamentale, que toute proposition qui n'est pas strictement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne peut offrir aucun sens réel et intelligible. Les principes qu'elle emploie ne sont plus eux-mêmes que de véritables faits, seulement plus généraux et plus abstraits que ceux dont ils doivent former le lien. Quel que soit d'ailleurs le mode, rationnel ou expérimental, de procéder à leur découverte, c'est toujours de leur conformité, directe ou indirecte, avec les phénomènes observés que résulte exclusivement leur efficacité

scientifique. La pure imagination perd alors irrévocablement son antique suprématie mentale et se subordonne nécessairement à l'observation, de manière à constituer un état logique pleinement normal, sans cesser néanmoins d'exercer, dans les spéculations positives, un office aussi capital qu'inépuisable, pour créer ou perfectionner les moyens de liaison, soit définitive, soit provisoire. En un mot, la révolution fondamentale qui caractérise la virilité de notre intelligence consiste essentiellement à substituer partout, à l'inaccessible détermination des causes proprement dites, la simple recherche des lois, c'est-à-dire des relations constantes qui existent entre les phénomènes observés. »

En montrant les limites qui circonscrivent nos ambitions, la sociologie inhibe toutes les divagations utopiques et apaise ainsi les vaines agitations; en indiquant les conditions du progrès, elle octroie à nos efforts le maximum de rendement, puisque l'action ne porte plus désormais que sur les points vraiment modifiables.

Nous apprenons ainsi que ce qui harmonise et départit tout ce que l'irréremédiable misère humaine peut étreindre de bonheur, ce n'est pas le plaisir, la sensualité, la richesse, la domination; mais la pauvreté, la modération des désirs, le travail accepté, calme, l'affection familiale, l'accord avec soi-même et avec tous.

XIII. — Le régime.

Certes, la structure du régime ne laisse pas d'être importante. Elle peut contribuer à défaire, garder ou renforcer les institutions qui sont l'armature de la société. A ce qui ruine, il convient de substituer ce qui maintient à défaut de ce qui développe.

Mais un régime positif quelconque ne se constitue pas de pièces hétéroclites. Il faut donc une doctrine qui nous guide et nous accorde dans le choix des matériaux et la conception du plan général.

Un ordre social — ou un désordre — est un tout. Le bolchevisme lui-même s'aggrave partout suivant des phases qui se répètent identiquement.

Le plus souvent, l'effervescence des philanthropes, des ligues, des écrivains et des orateurs va à l'encontre de leurs propos. Et d'abord, parce qu'elle trouble l'esprit public. Combien est un meilleur agent de la prospérité nationale et de la plus haute civilisation le naïf curé de campagne qui ne sait que répéter les formules de résignation et de pacification : « Heureux les pauvres !... Heureux les doux !... Heureux les simples !... »

XIV. — L'empirisme.

Un empirisme restreint peut suffire parfois aux simples praticiens ; mais à condition qu'ils ne résistent pas trop aux suggestions des théoriciens.

La confusion des compétences est pire que le mépris des compétences. Surtout en politique, où les conséquences des fautes ne sont pas personnelles et sont souvent lointaines.

Il n'y a pas de spécialité en politique, sinon celle du général. Chez tout dirigeant, il faut surtout l'esprit d'ensemble. Les compétences ne doivent que collaborer sous un chef, un guide. L'empirisme, ici, exigerait du génie. Il est plus sûr de s'en passer.

La confusion mentale atteint son paroxysme quand nous voyons, comme aujourd'hui, des praticiens prétendre à tout concevoir cependant que de vagues théoriciens aspirent à tout exécuter.

Mais, lorsqu'une institution n'est pas considérée dans sa série historique et dans l'ensemble social dont elle est solidaire, la tendance est irrésistible de la vouloir modifier dans le sens de ses préjugés du moment ou même de ses intérêts. Et c'est la ruiner, parce que les préjugés ni les intérêts ne sont constants et conciliables.

Le plus précieux des biens, parce que tous les autres en dépendent, la sécurité, la prospérité, l'existence même, c'est l'ordre.

XV. — Des réformes.

Les réformateurs pullulent, mais ils ne s'embarrassent point de telles considérations. Au reste, il ne tiennent pas à trop élever leur point de vue. De si haut, la masse ne les verrait ni ne les entendrait, et ils ne pourraient même plus postuler un siège de conseiller municipal.

Alors, nous demande-t-on, qui suivre, où aller? — Mieux vaut rester dans l'expectative que de s'égarer ou même de tourner en rond. Avant de se laisser emporter par le courant, il convient de s'assurer, en remontant à la source, si c'est un fleuve, un torrent ou même un égout qui va nous entraîner.

Le plus souvent, on a la prétention d'établir l'ordre dans la société avant d'en mettre dans les familles, dans les idées, dans sa propre existence.

Même la prospérité économique, elle est plutôt à redouter si elle doit nous dégrader et contribuer à nous perdre.

Beaucoup trop de braves gens s'agitent ainsi à contre-sens et sont destinés à être les jouets des événements qu'ils ont la présomption de conduire. Pour diriger, il faut comprendre l'ensemble, les rapports qui s'enchaînent, les facteurs qui modifient, de quoi a procédé ce qui est pour faire surgir ce qui sera. Et il y faut une doctrine.

XVI. — Politiquerie et politiqueriens.

La conservation, l'amélioration, le progrès, tout dépend de l'ordre le plus général. « Partout le perfectionnement exige d'abord la conservation. » Ce n'est pas l'affaire des arrivistes. Folliculaires, politiciens, agioteurs, tous les parasites provoquent volontiers aux revendications, aux grèves, aux séditions. Plus les situations sont précaires, plus ils ont de chance de profiter du désarroi pour se pousser aux premières places.

Présentement, toute l'écume de la guerre bouillonne et infecte l'atmosphère sociale : fournisseurs de l'armée et mercantis qu'un enrichissement trop brusque a rendus mégalomanes, bourgeois à la côte, financiers interlopes, suppôts défaitistes en disponibilité et mêtèques ayant su éviter le poteau de Vincennes, scribouilleurs faméliques, la plus basse démagogie... Et cela s'agite fébrilement, achète et lance des journaux, fonde des partis, prépare des candidatures.

Et, malheureusement, il n'y a pas que cette crapule. De très braves gens, parmi les meilleurs de ceux qui croient servir, faute d'une doctrine d'ordre, se disposent à entrer dans les électorales écuries d'Augias, eux aussi, « pour en remettre ».

D'aucuns ont imaginé, entre autres, de ne soutenir que des candidatures nouvelles. Évidemment, cela leur assure l'adhésion des milliers de candidats en perspective ; mais le mal sera propagé.

Au lieu de 100.000 politiciens qui nous exploitaient et nous brimaient, il y en aura 200.000. Et, si les femmes s'en mêlent, 300.000.

De plus, les anciens étaient à peu près gorgés, ils s'étaient adaptés. Avec les nouveaux, la peste va redevenir aiguë sans cesser d'être chronique. Ils seront plus voraces, plus turbulents. Ils feront du zèle. Ils « réformeront » à tour de bras, — et ce sera la fin de la fin...

Ce n'est pas le politicien qui fait le système, mais le système qui fait le politicien.

XVII. — Il n'y a qu'une question sociale.

Quand on ignore la complexité des phénomènes sociaux et leurs répercussions infinies, quand on envisage chaque partie de l'hyperorganisme social comme si elle se pouvait détacher du tout, rien de plus facile que de « réformer ». Rien de plus simple : « Il n'y a qu'à... » La légiféromanie s'en donne. D'ailleurs, presque toujours, le but est perdu de vue. C'est le moyen surtout qui préoccupe tous ces Minos des journaux et ces Lycurgue des comités.

Quand, d'aventure, ces lois qui devaient faire des merveilles sont promulguées, leur inanité manifeste ne détourne pas les citoyens trop zélés d'en réclamer d'autres. Au contraire. Cela ne va pas ? — Qu'importe ! « Il n'y a qu'à... » Et les articles de loi, les lois s'amoncellent, les journaux,

les ligues, les partis se fondent, bataillent... Et les répercussions se communiquent, élargissent leurs ondes, ébranlent les assises, achèvent de défraquer ce qui fonctionnait encore dans la machine grinçante.

Les motifs de cet engouement réformiste, qui contraste avec une indifférence complète pour la doctrine directrice, tiennent peut-être à ceci qu'en poursuivant des réformes partielles, chacun imagine combattre les abus qui le gênent en maintenant ceux dont il bénéficie.

Sans une méthode commune, pas d'unité ; sans doctrine, ni base, ni but : on ne saurait discerner la constance dans la variété. Ainsi qu'aux yeux des primitifs, la nature se peuplait de fantômes, les phénomènes sociaux ne sont plus alors que le mirage de nos caprices. Et, comme l'égoïsme oppose les désirs, c'est la logomachie, les polémiques, les partis, la guerre civile latente et patente, — toutes « les graves perturbations pratiques », suscitées « par une tendance métaphysique à prescrire légalement ce qui doit être surtout réglé moralement ». Enfin, « de là résulte, pour satisfaire aux justes exigences populaires, la préférence accordée aux mesures politiques proprement dites, dont l'efficacité semble immédiate ».

Un politicien s'écria un jour : « Il n'y a pas de question sociale, il y a des questions sociales ! » Naturellement, c'est l'inverse qui est vrai. Il n'est pas de solution partielle à aucun problème social. Il n'y a qu'une question sociale, et c'est, immense, celle de l'ordre.

XVIII. — Action positive.

Qu'il y ait des lois, cela ne veut pas dire que l'ordre soit spontané, comme l'imaginaient les anciens économistes, ni que nous devions nous abandonner au quiétisme ou au fatalisme.

C'est l'anarchie, et non l'ordre social, qui est spontanée. Il nous faut toujours adapter les éléments changeants aux rapports constants. Les lois sociales sont les mêmes au Baoulé qu'à Paris, dans une congrégation charitable que dans une bande de brigands. Même un journal comme *le Populaire*, qui semble rédigé par la section des agités d'un asile d'aliénés, nous en fournit un exemple des plus curieux en rapportant cette nouvelle, sous le titre savoureux, « les réformes de Trotsky dans l'armée » : « Le correspondant du *Times* à Stockholm télégraphie, le 8 février, à son journal ce qui suit : j'apprends que des changements considérables sont opérés dans l'organisation des forces bolchevistes. Sur les instances de Trotsky, le système des Comités est déjà aboli dans la marine et est en cours de suppression dans l'armée. Les fonctions des commissaires attachés aux unités militaires sont restreintes et les officiers qui, rappelons-le, sont pour une grande partie, spécialement dans les rangs supérieurs, des officiers d'ancien régime, sont investis d'une pleine autorité en matière de discipline aussi bien que dans les questions de direction technique. »

L'ordre social est modifiable. Et d'abord, nous ne le voyons que trop, il peut être subverti. « Il

est spontanément modifiable d'après son propre exercice. »

Pour l'améliorer, il le faut connaître. C'est ce dont tous nos réformateurs se soucient le moins.

1° « L'ordre le plus noble dépend du plus grossier. » C'est la loi la plus universelle.

2° La solidarité se subordonne à la continuité.

« Toute la synthèse dogmatique est essentiellement réductible au simple développement de ces deux principes corrélatifs. »

Voilà la base. Elle nous préserve « des divagations analytiques ». Là-dessus, nous pouvons construire. « Toute notre sagesse théorique et pratique, consiste à profiter de la subordination naturelle des phénomènes les plus nobles envers les plus grossiers pour instituer le perfectionnement universel en augmentant la consistance des uns et la dignité des autres. »

Nous nous appliquerons donc à « conserver pour améliorer », car « l'ordre artificiel consiste toujours à consolider et améliorer l'ordre naturel ».

Cette guerre atroce devrait nous avoir appris enfin que les forces matérielles n'ont été que trop développées et qu'il reste à les régler spirituellement.

On ne perfectionne vraiment l'action qu'en « améliorant l'agent ». C'est pourquoi l'éducation est « le premier des arts ».

En définitive, « l'ordre est dans l'unité ». Et l'unité ne peut être que religieuse.

XIX. — La sociabilité.

Nous ne pouvons rien entreprendre sans nous exalter. Y compris le mal. Même ceux qui s'insurgent contre toute foi et toute loi, ils recherchent avidement l'approbation de leurs pareils.

Il y a une idéologie suicide ; mais un peuple trop réaliste, ne produisant que pour consommer, perdrait tout ressort. Il se laisserait mourir, ignominieusement. Ainsi, devant notre civilisation, les sauvages deviennent honteux, ils se méprisent, ils se découragent, ils dépérissent, ils disparaissent. Les vices acquis, la contagion des maladies, les violences ne sauraient expliquer l'impuissance de réagir qui frappe soudain ces races naguère vigoureuses.

Les enfants aussi ont besoin du stimulant social, et l'on sait combien les femmes y sont sensibles. Elles ne se tatouent et ne se mutilent plus que dans le centre africain ; mais, dans nos villes, elles vont jusqu'à s'exhiber à peu près nues sous les frimas ou à se couvrir de fourrures en pleine canicule. « Chacun se fait sa petite religion à soi », disait la princesse Palatine.

Même dans les bas-fonds, s'il n'accepte pas de mourir, nous ne trouvons pas l'homme sans un support social. L'ivrogne a une conception de l'existence par laquelle il justifie son être avili, comme l'apache essaye de conformer ses méfaits aux prescriptions du Code moral qui a cours dans son milieu. Et une police bien faite se préoccuperait d'influencer congrûment, avec les moyens

dont elle dispose, cette arrière-partie de l'opinion publique. Car, chez les individus les plus déçus, la sociabilité n'est jamais tout à fait anéantie.

Quoi qu'il en soit, il en va tout de même pour qui prétend ne reconnaître que les faits actuels, les forces matérielles, les marchandises, l'argent. C'est l'idée sociale qu'il s'en fait qui le meut. Seulement, cette idéologie, pour être courte et grossière, n'en est pas moins la plus chimérique qui soit.

Dans l'ancienne France, sous « un régime déjà fondé sur l'opinion publique, où chacun aspirait davantage à revivre en autrui qu'au ciel, la certitude d'une éternelle souffrance ne pouvait arrêter l'accomplissement d'une obligation sociale ». Par exemple, celle du duel.

XX. — L'opinion publique.

Il faut un esprit public. Il faut que les Français communient dans la foi sociale. Mais « le sentiment social même ne serait pas suffisamment efficace, si l'opinion publique ne venait sans cesse fortifier les bonnes tendances individuelles. Le difficile triomphe de la sociabilité sur la personnalité n'exige pas seulement l'intervention continue de véritables principes généraux, aptes à dissiper toute incertitude quant à la conduite propre à chaque cas. Il réclame aussi la réaction permanente de tous sur chacun, soit pour comprimer les impulsions égoïstes, soit pour stimu-

ler les affections sympathiques. Sans cette universelle coopération, le sentiment et la raison se trouveraient presque toujours insuffisants, tant notre chétive nature tend à faire prévaloir les instincts personnels. »

L'appréciation des actes est la plus grande puissance que peuvent acquérir les masses quand elles sont dignement guidées. C'est ainsi que plus un pouvoir est personnel, indépendant, continu, plus il est responsable, et aussi (quoi qu'en disent les révolutionnaires et les métaphysiciens) plus il est sensible aux pressions de l'opinion publique.

Jâmais un despote n'a osé exercer la tyrannie qu'une mafia anonyme, irresponsable, des politiciens, un Lénine, un Trotsky peuvent faire supporter aux peuples qu'ils ont subjugués.

Dans l'ancienne monarchie française, le roi appartenait au pays et non le pays au roi. Nos nombreux tyrans ne s'appartiennent même pas à eux-mêmes.

XXI. — Prosélytisme.

Notre propagande ne visant que l'élite, on n'a pas manqué de nous taxer d'aristocratie. Nous ne nous en défendrons pas.

Aucune *cratie* ne se maintient si elle n'est *ariste*, à tout le moins si elle ne s'y efforce. Et c'est un grand malheur quand elle abdique.

D'autre part, le mal aigu dont nous souffrons directement, se caractérise par la carence de

toute direction effective, tant spirituelle que temporelle.

Nous avons surtout à refouler la barbarie du nombre. C'est un concours de forces réelles et de qualités qu'il nous faut organiser. Quand elles ne sont pas sagement aiguillées, les majorités, les foules vont à l'erreur de toute la brutalité de leur instinct.

C'est la tête qu'il faut assainir d'abord. C'est l'élite qu'il faut former, rassembler, en lui rappelant ses lourds devoirs.

Notons bien, d'ailleurs, que cette élite ne se recrute pas exclusivement parmi ceux qui ont fait semblant d'apprendre le latin. Cette culture bourgeoise n'est qu'un vernis dont nous avons éprouvé maintes fois qu'il s'écaille trop aisément. Les véritables humanités se font plutôt par le pénible effort du cerveau, stimulé par le rayonnement du cœur. Ce ne sont pas les diplômes, mais l'œuvre, le dévouement, l'altruisme intelligent qui certifient les valeurs directrices.

Une civilisation reflète l'esprit, non pas du plus grand nombre, mais des plus grandes forces.

« Les idées ne marchent point par l'impulsion des masses, a dit le socialiste Proudhon, ce sont les masses, au contraire, qui suivent l'impulsion apparente ou secrète des idées. »

Propager le sentiment social et former la docilité, c'est la meilleure propagande. Car c'est tout l'enseignement. Elle se fait surtout par la suggestion de l'exemple, et aussi, le moins possible, par le commandement. Au surplus, tant vaut l'autorité, tant vaut le commandement. Et l'autorité ne

se consacre que par le désintéressement et le dévouement.

XXII. — Un programme.

On nous a reproché aussi de n'avoir exposé aucun article à la foire aux programmes et aux projets de Constitutions. Cette abstention est définitive.

A celui qui sait que les phénomènes moraux sont soumis à des lois comme les phénomènes physiques, il est aussi impossible, honnêtement, de tracer un programme politique que de prononcer des incantations.

Les faits sociaux ne sont modifiables que dans leur intensité statique, la vitesse cinématique de leur évolution, et cela dépend, non de nos vœux, mais des forces convergentes que nous y appliquons.

C'est pourquoi on n'a jamais vu, on ne verra jamais un parti réaliser son programme, sinon dans sa partie négative. Nos bolcheviki peuvent promettre aux masses l'Éden de la paresse, de la bamboche et de l'ignominie haineuse, ils n'en réaliseront les présumées délices que pour eux seulement et pendant une brève période.

Ne se propose-t-on que de déterminer une action précise? — Ce n'est pas plus admissible. La pratique est spéciale. Sagement, elle doit tenir compte des cas, des circonstances. Et, pour les cas concrets, une prévision rationnelle est impossible. S'il en était autrement, on pourrait substi-

tuer à l'administration et au gouvernement une machine qu'on remonterait tous les ans. C'est un peu, d'ailleurs, parce qu'on s'y est efforcé, parce qu'on a surchargé les organes moteurs et directeurs de règlements et de lois qu'il n'y a plus, en fait, d'administration ni de gouvernement.

Un programme, c'est un appau. Ce n'est que cela.

Il est indispensable pour solliciter les électeurs ; mais ceux qui veulent combattre l'anarchie léthifère et non l'exploiter n'ont que faire dans cette bagarre. La plus folle injure que l'idéologie métaphysique ait lancée au bon sens a été d'avoir proclamé la souveraineté du nombre, de constituer la direction par la somme des ignorances, des intérêts divergents, d'avoir réduit toute la politique à une arithmétique des plus simplistes.

Les innombrables projets de Constitutions dont on nous accable ne sont pas seulement ridicules : Ils sont extrêmement nocifs en justifiant l'indifférence et l'inertie. Car ils présupposent que le salut public peut provenir d'un ingénieux arrangement, de dispositions légales, sans que nous ayons à faire l'effort de renoncer nos préjugés, de rectifier nos habitudes, de reviser nos valeurs, de consentir enfin la soumission qui garde et le dévouement qui élève.

XXIII. — La prévision sociologique.

Pour établir un programme d'action positive, il faudrait savoir-avec précision quels sont les incidents, dans leurs détails, que les circonstances feront surgir. Or nous ne sommes pas des voyants. Il faut laisser cela aux charlatans et à leur clientèle imbécile. Nous tâchons seulement à « savoir pour prévoir, afin de pourvoir ». La prévision sociologique ne peut être qu'abstraite et générale.

Si le principe révolutionnaire des nationalités, le pacifisme verbal, la société artificielle, juridique des nations, le socialisme, toute l'idéologie délétère dont s'enivrent les peuples ; si les torches qu'une « noble candeur » promène dans la soute aux poudres doivent provoquer — inéluctablement — l'explosion de furieux conflits entre les races, les nations et les classes, on ne saurait dire exactement sous quelle forme, à quel moment et en quel lieu se produira la déflagration initiale. Tout au plus peut-on conjecturer que ce ne sera pas aux États-Unis.

Si tout désordre est un mal certain, une décomposition, il y a trop de facteurs inconnus pour qu'on en puisse prédire la marche lente ou rapide. La gravité de la grippe dépend, entre autres, de la résistance de l'organisme infecté, du milieu, etc. Il y a des malades, il n'y a pas de maladie. Ce dont on est sûr, c'est de la contagion, et que telle mesure prophylactique la contient, l'atténue ou la supprime.

XXIV. — Thérapeutique sociale.

Ayant une base doctrinale, l'action pourra être souple, relativiste, vivante. Elle épousera les circonstances.

Intransigeant sur les principes, on n'en sera que plus conciliant en fait. C'est le contraire qu'ont accoutumé partis et partisans. Avec des principes inconsistants, dont ils font bon marché, ils s'entêtent sur les procédés.

« Quand on s'établit au vrai point de vue social, sans donner trop d'importance aux dissidences intellectuelles, on reconnaît qu'il n'existe au fond, aujourd'hui comme toujours, et même plus que jamais, que deux partis : celui de l'ordre et celui du désordre. Les conservateurs et les révolutionnaires, ceux qui veulent sincèrement résoudre l'anarchie occidentale, et ceux dont le vœu secret consiste à perpétuer, sous prétexte de progrès, l'interrègne religieux, afin d'éviter la discipline spirituelle, à laquelle ils veulent indéfiniment soustraire leur existence personnelle, domestique et civique. »

Le principal effort social, surtout dans une période de désagrégation, consiste à maintenir.

Les abus sont inhérents à tout pouvoir quelconque. La tâche la plus importante qui incombe à l'élite française est d'étayer les institutions organiques, la famille, l'État ; de s'employer à régler les forces sociales, l'intelligence, le travail, le capital.

S'il est sain et vigoureux, l'organisme élimine

les bacilles et les toxines. Si elle est forte et ordonnée, la société, normalement, réagit contre les ferments de dissolution, refrène les abus intolérables. Il est aussi vrai en sociologie qu'en biologie que la plus énergique thérapeutique consiste à fortifier l'organisme, à le munir des moyens de défense.

C'est ici surtout que nous apercevons combien les fameux programmes de réformes manquent de base. Ce n'est jamais qu'en affaiblissant les institutions qu'ils visent à réprimer les abus. Par là, ils en suscitent d'autres, beaucoup plus pernicieux, et d'abord ceux de l'anarchie.

« Toutes les complications sociales inspirées par la défiance n'aboutissent réellement qu'à l'irresponsabilité. »

La garantie résultera toujours de la confiance, le contrôle de la responsabilité, la prospérité de la sécurité, l'indépendance de la discipline, la convergence de l'union.

XXV. — La famille.

La base, c'est l'ordre. Et l'élément primordial de tout ordre social, c'est la famille.

Blanqui se trompait quand il croyait que le dernier terme de l'anarchie était « ni Dieu, ni maître ». Sans Dieu et, pour ainsi dire, sans gouvernement, la civilisation chinoise resta la plus étendue et la plus prolongée. Même l'invasion ne pouvait l'ébranler, ni ses mandarins, ni l'opium, ni ses vices. Les préceptes de Con-

fucius et sa forte constitution familiale suffirent à la garder, à la vivifier. Si, présentement, les symptômes de décomposition apparaissent, avouons que l'irruption du « désastre blanc » (1) n'y est pas étrangère.

L'individu n'est qu'une abstraction. « Un système quelconque ne peut être formé que d'éléments semblables à lui et seulement moindres. Une société n'est donc pas plus décomposable en individus qu'une surface géométrique ne l'est en lignes ou une ligne en points. »

L'unité politique réelle, c'est la famille. Celle-ci est donc la cellule de tout organisme social. Or, si la cellule, à la rigueur, peut vivre sans se combiner, il n'est pas d'organisme sans cellules.

La première division des fonctions qui se produit ensuite, c'est la tribu et son chef, puis l'État national et son gouvernement.

Toute société, toute civilisation émanent donc de la famille. Affaiblir celle-ci, c'est régresser.

Ainsi, en prétendant fonder la « justice », l'« égalité » par le partage des biens entre tous les héritiers, on a ruiné, dispersé le foyer, dépeuplé les campagnes, bouleversé l'économie nationale, abêti les masses. En visant à supprimer les inconvénients du mariage indissoluble par le divorce de plus en plus élargi, on est revenu, en fait, au concubinage, c'est-à-dire à l'accointance de hasard, provisoire, sans garantie, sans consécration, sans dignité, et stérile.

(1) C'est ainsi que les Jaunes nomment notre colonialisme intempérant, déréglé. Voir l'*Idéologie délétère*.

XXVI. — L'État.

L'agrégation des familles, c'est l'État. Son organe capital est le gouvernement. L'État sera sain quand les familles seront fortes. Et *vice versa*, les familles seront prospères quand l'État sera puissant.

« Aucune fonction, même vitale, et surtout sociale, ne pouvant bien s'accomplir que d'après un organe propre, le moindre concours humain exige donc une force spécialement destinée à y ramener aux vues et aux sentiments d'ensemble des agents qui tendent toujours à s'en écarter. Elle doit sans cesse contenir leurs divergences et développer leurs convergences. D'une autre part, cette puissance indispensable surgit naturellement des inégalités que suscite toujours l'essor humain. Malgré l'intime sympathie qui constitue la simple association domestique, même réduite au couple fondamental, elle n'est jamais exempte d'une telle nécessité. C'est là qu'on peut le mieux apprécier ce grand axiome : Il n'existe point de société sans gouvernement. »

L'unité de plan, de composition nous découvre ainsi la loi de constance sociale. Toute action vraiment progressive consiste donc à perfectionner l'ordre : non pas à tenter l'impossible, à se mutiner contre des conditions immuables, mais à se mieux adapter à ces conditions mieux connues. Le positif ne subordonne pas le but, qui est l'ordre toujours plus amplifié, plus perfectionné, aux moyens. Pas même au progrès qui

ne s'édifie qu'avec des mots dans les nuages de nos rêves.

Ce n'est pas d'instaurer tel ou tel gouvernement qu'il faut inculper le suffrage universel et le parlementarisme, c'est d'annihiler, de supprimer toute direction politique.

Le gouvernement est l'organe de l'intérêt public. Par définition donc, il est incompatible avec le système représentatif, électif et parlementaire. Sa fonction s'accomplit d'autant mieux que l'unité, l'indépendance, la responsabilité, la tranquille transmission sont plus assurées. La dictature avec transmission par « hérédité sociocratique » (1) semble préférable à tout autre régime, il réunit tous les avantages des régimes dynastiques et républicains en restreignant au minimum les aléas et les inconvénients qui leur sont propres.

Mais n'importe quelle rosse est préférable à la chimérique jument de Roland. N'oublions pas que le meilleur gouvernement reste toujours celui qui est en fonction. Nul gain ne compense les dommages de l'instabilité, des compétitions irréductibles. Le parfait n'est pas humain. Le bien n'est atteint qu'à travers les étapes du mieux. Ce qui importe surtout, c'est de se libérer du pire, qui est l'électif, le parlementaire, l'anarchie, le

(1) A. Comte nomme ainsi la désignation du successeur par le titulaire d'une fonction, sous le contrôle de l'opinion publique organisée. C'est l'adoption généralisée, systématisée. Il y en a deux exemples fameux, l'un pour le gouvernement, l'autre pour l'administration : la série des Antonins ; celle des trois grands ministres : Richelieu, Mazarin, Colbert.

néant. Aussi, sans s'écarter de la meilleure solution entrevue, faut-il rester prêt à soutenir toute action vraiment gouvernementale, appuyer tout mouvement d'ordre, et acclamer le chef que les circonstances feront surgir, — quel qu'il soit.

XXVII. — La lutte des classes.

De tout temps, l'actif ferment de haines sociales fut la possession. Le droit individuel n'a pu que les exaspérer.

Les plus intelligents parmi les bourgeois savent ce qu'il faut penser du droit de propriété d'user et d'abuser. Aussi, désormais, l'opposent-ils assez mollement aux âpres et multiples revendications d'un prolétariat aigri par les convoitises, fanatisé par les chimères.

En attendant que les palabres nous miraculent de la paix mondiale perpétuelle, la guerre sociale nous menace ; la guerre atroce de chacun contre tous et de tous contre chacun, — sans grandeur, sans merci, l'antique guerre des pauvres contre les riches, la jacquerie farouche. Rien n'y met obstacle et tout y pousse.

En se bochisant, le socialisme se dépouilla des formes naïves et romanesques dont ses promoteurs français l'avaient accoutré. Dès lors, il ne s'agit plus de faire le bonheur du genre humain par le Phalanstère ou l'Icarie, mais bien de prendre, de jouir, de dominer. Les morts sont morts, et demain nous ne serons plus rien. Il

n'y a que nous, — que moi. Dans le présent que nous vivons, nous avons tous les droits que peuvent nous dispenser nos poings, nos mâchoires. — et nos mitrailleuses. Les rhéteurs se peuvent réjouir : ils ont bien éteint les étoiles.

Au fond, la bourgeoisie a professé, aussi bassement, encore que plus sournoisement, un matérialisme aussi sauvage. Sa crasse était à l'âme, et sous ses gants, elle dissimulait des griffes félines.

Par la faim, le désespoir, toutes les prostitutions et le crime, l'argent a immolé plus de victimes que, dans leur rage nihiliste, n'en pourront faire les bolcheviki.

Nous en sommes là. Il n'y a que deux issues : Ou la civilisation sombrera dans un chaos sanglant de misères indicibles; ou les hommes, purifiés, éclairés par la souffrance, reviendront au bon sens, à l'ordre.

XXVIII. — L'union des classes.

Comme les guerres, les révolutions sont les convulsions inéludables de l'anarchie spirituelle. « Tous les sophismes de l'orgueil ne sauraient empêcher l'esprit positif de reconnaître que toute révolte émane des impulsions personnelles. Il faut aspirer à l'unité sympathique pour apprécier la dignité de la soumission, comme principale base du perfectionnement moral. »

Le prolétariat n'est pas un fauve à dompter. On ne le matraquera pas par la ruse ou la rigueur. On

n'évitera pas la révolution en la combattant par les moyens qui la provoquent. Les luttes intestines, et c'est pourquoi elles sont si néfastes, ne comportent que des défaites irréparables. En effet, dans la guerre entre nations, l'une des belligérantes peut être écrasée, elles ne sont pas absolument indispensables l'une à l'autre; mais, dans une guerre civile, il n'en va pas de même. L'insurrection réprimée ou victorieuse, il faut se remettre au travail, coopérer, et donc rebâtir ce qui a été détruit. Il n'y a que les morts qu'on ne remplace pas immédiatement. Ici, faisons remarquer aux conservateurs aveugles que le prolétariat, à la rigueur, se peut passer de la bourgeoisie, et non celle-ci de celui-là. Si la bourgeoisie est un facteur essentiel du plus grand confort, dont elle se réserve d'abord la jouissance, le prolétariat est notre providence matérielle.

La possession n'est pas un droit, mais une fonction nécessaire à l'économie d'une société civilisée. Elle est subordonnée au bon exercice de cette fonction. Il faut qu'un capitaliste, s'il est indigne, puisse être dépossédé, boycotté, comme est révoqué un commis. A cet effet l'ancien régime convoquait des Chambres ardentes pour faire rendre gorge aux financiers fripons. La seule précaution à prendre, c'est d'éviter d'éveiller par là les basses cupidités, c'est de ne confier cette redoutable magistrature qu'à un pouvoir fort, en mesure de résister aux sollicitations.

Afin de dissiper « toute discussion vaine et

orageuse sur l'origine et l'étendue des possessions », il convient d'établir « les règles morales relatives à leur destination sociale. La répartition des forces réelles, surtout temporelles, est tellement supérieure à notre intervention, que nous consumerions notre courte vie en débats stériles et interminables si notre principale sollicitude s'appliquait à rectifier, sous ce rapport, les imperfections de l'ordre naturel. En quelques mains que réside un pouvoir quelconque, ce qui intéresse essentiellement le public, c'est son utile exercice, et, à cet égard, nos efforts comportent beaucoup plus d'efficacité. D'ailleurs, en réglant la destination, on réagit indirectement sur la possession, qui l'affecte accessoirement. »

Les biens sociaux, reçus de nos prédécesseurs et qui doivent être remis — accrus — à nos successeurs, sont le capital constitutif de la civilisation. Or la plus sage administration est toujours personnelle. Le gouvernement collectif, c'est l'anarchie; l'administration collective, c'est la dilapidation. La possession n'a pas d'autre justification.

En revenant au bon sens positif, les riches seront plus conscients de leurs devoirs, et les pauvres cesseront d'être rongés par l'envie. L'union des classes sera possible qui seule fondera la paix sociale.

XXIX. — Le travail.

Le bien-être du plus grand nombre est en rapport avec la production. Les agitations pour de plus hauts salaires, pour la répartition égalitaire, pour la « justice sociale » vont à l'encontre, — en troublant la sécurité, en intimidant le capital, en paralysant la direction, en désorganisant le travail.

Plus il y a de tranquillité et de confiance, plus productif est le travail, plus large la distribution. Ce sont toujours les travailleurs qui souffrent le plus du désordre et de la disette qui en découle directement.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y a qu'à multiplier les usines. L'activité doit être ordonnée. Le produit est pour l'homme; non l'homme pour le produit. Encore moins pour l'argent.

Le rôle des syndicats ouvriers, outre l'enseignement professionnel, ce serait de proscrire le travail de la femme et de l'enfant et tout procédé dangereux et insalubre. Ce serait aussi de réduire le plus possible, sous toutes ses formes, le parasitisme, et donc de résister à l'étatisation.

Il y a enfin, et ce devrait être la tâche des directeurs de l'opinion publique, à socialiser vraiment les fins du travail. Nous voulons dire à lui fixer un but social : le bien être réel du plus grand nombre, l'aménagement, l'embellissement du milieu humain. L'argent est une force qui doit être réglée. L'impérialisme économique est bien plus pernicieux que l'impérialisme poli-

tique puisqu'il ne peut ordonner ses conquêtes.

Un objet de camelote, sans utilité, d'ostentation, laid au surplus, il est du gaspillage, il avilit, il est un outrage au travailleur. Il faut que dans le produit se marque le respect du producteur.

Si le socialisme n'usurpait pas son nom, voilà ce qu'il enseignerait. La socialisation est dans le but, non dans les moyens.

XXX. — La patrie et l'Humanité.

En ces années de sang et de ruines, où tout se paie — notamment la niaiserie — avec la chair pantelante de notre chair et le trésor inestimable, qui ne se remplace pas, de la civilisation, seuls d'outrecuidants fakirs, crétinisés par la lettre, ou d'infâmes gredins en peuvent traiter légèrement.

Certes, pour unifier nos pensées, nos sentiments et nos actes, nous avons construit subjectivement l'Humanité. Reste à fonder son institution objective.

La politique doit être liée à la morale. Mais cette unité se fait, nous la voulons : elle n'est pas faite.

Il faut en tenir compte. Les idées morales sont loin d'être coordonnées. La casuistique a du bon, quand elle est maniée avec intelligence et positivement. Il y a une hiérarchie des actes moraux, et il est fâcheux que les puritains la méconnaissent. Cela les incline à être sévères où l'indulgence serait aimable et indulgents où la sévérité serait utile.

C'est peut-être un accès de vertu germanique — auquel les Français, ahuris par leur presse, se sont empressés d'applaudir — qui amena l'offense la plus sanglante de tous les temps à la plus haute morale humaine. En effet, la campagne de Maximilien Harden contre Eulenbourg et la camarilla profita aux pangermanistes, et M. Cambon dut noter dans ses rapports (1) que, de ce jour, l'empereur cessait d'être pacifiste.

La patrie est l'union humaine la plus large qui soit constituée présentement. Nous ne la sacrifierons pas à ce qui n'est encore qu'une possibilité.

Le parlementarisme international ne saurait avoir les vertus que n'a jamais eues le parlementarisme d'État, et, certainement, il en exagérerait tous les vices. L'effroyable gâchis qui s'ensuivra prouvera à nos songe-creux que ce n'est que de ce qui est — non du vide — que peut sortir ce qui sera. L'Humanité unifiée sera faite des patries unies comme la patrie s'est faite des familles associées.

Ce n'est pas seulement qu'en poésie qu'il convient de tordre le cou à l'éloquence. La parole nous abrutit. Un mot n'est pas une idée, une idée n'est pas un fait, un fait même n'est pas la vie. Il faut que le mot exprime une idée, que l'idée germe d'un fait et que le fait ne soit retenu que s'il est général et constant.

(1) Lesquels ne troublèrent pas plus l'ataraxie des ministres passants à qui ils étaient adressés que les rapports Stoffel et Ducrot, avant 1870, n'avaient ému les ministres au « cœur léger » de l'empire libéral.

L'idéologie salubre est sociale, traditionnelle, positive.

XXXI. — Les devoirs.

La notion métaphysique de droit est « constamment fondée sur l'individualité ». Son point de vue est donc toujours antisocial. « Nous naissons chargés d'obligations de toute espèce, envers nos prédécesseurs nos successeurs et nos contemporains. Elles ne font ensuite que se développer ou s'accumuler avant que nous puissions rendre aucun service. Sur quel fondement humain pourrait donc s'asseoir l'idée de droit qui supposerait raisonnablement une efficacité préalable ? Quels que puissent être nos efforts, la plus longue vie bien employée ne nous permettra jamais de rendre qu'une portion imperceptible de ce que nous avons reçu. Ce ne serait pourtant qu'après une restitution complète que nous serions dignement autorisés à réclamer la réciprocité de nouveaux services. Tout droit humain est donc absurde autant qu'immoral. »

Le « droit » est aussi « immoral et anarchique » en politique que la « cause » est « irrationnelle et sophistique » en philosophie. « Chacun a des devoirs, et envers tous, mais personne n'a aucun droit proprement dit. Les justes garanties individuelles résultent seulement de cette universelle réciprocité d'obligations qui reproduit l'équivalent moral des droits antérieurs sans offrir leurs graves dangers politiques. En d'autres termes, nul

ne possède plus d'autre droit que celui de toujours faire son devoir. »

D'abord, si nos pacifistes savaient ce qu'ils font, ce ne sont pas les « droits », mais les « devoirs » des peuples qu'ils s'attacheraient à définir. Pardonnez-leur, Seigneur... Et protégez nous aussi des réformateurs qui s'ingénient à nous découvrir des droits!...

Les bonnes volontés mal orientées sont souvent plus calamiteuses que la malveillance délibérée. « On n'a jamais séduit beaucoup les hommes, et encore moins les femmes, en caressant leurs mauvaises inclinations. Il n'y a de vraiment redoutable que les séductions qui s'adressent à nos bons penchants, pour en dénaturer la direction. »

XXXII. — La tête en bas.

C'est parce que furent proclamés les « droits de l'homme » que chacun s'est imaginé pouvoir se prononcer sur tout et tenir toutes les places. Bourré par son journal de notions, le plus souvent erronées, et de phraséologie, l'électeur se tient pour omniscient et omnipotent. D'ailleurs, il n'a que faire de connaître les rapports des choses, puisque ce sont ses désirs qui les déterminent, puisqu'il est souverain.

Huit millions d'électeurs, bientôt le double si les femmes participent à cette sinistre mystification, sont appelés à choisir six cents législateurs parmi les cinq mille qui sollicitent leurs suffrages. Or il n'y a pas, en France, dix hommes

capables de légiférer et de gouverner congrûment, et il n'y en a pas cent pouvant apprécier judicieusement les compétences et les aptitudes politiques.

XXXIII. — Renaissance.

Un temps viendra où nul n'osera trancher en sociologie, hormis les idiots et les déments, sans s'inspirer, à tout le moins, du *Système de politique positive*. Or la connaissance approfondie de cette Somme nécessite une étude de plusieurs années et elle n'est vraiment compréhensible que pour de rares intelligences généralisatrices.

Il n'y a que chez les sauvages que tous sont propres à tout. La civilisation s'élève en perfectionnant la division du travail social qui détermine la spécialisation croissante des fonctions.

Certes, l'industrie démagogique, avec ses journaux, ses comités, ses partis n'y résisterait pas. Il n'y aurait que ses chevaliers pour s'en plaindre. Quelle paix féconde s'épanouirait dans le pays!

Est-ce à dire que la sociologie soit ésotérique? Non pas. C'est une science, encore que la plus complexe et la plus ardue des sciences.

On fera taire les bavards, on démasquera les faiseurs, on calmera les brouillons, les agités, les utopistes en respectant les compétences générales. C'est aux meilleurs praticiens à donner l'exemple, et d'abord en ne dédaignant pas les indications des théoriciens sérieux.

Il ne faudrait que cela pour que chacun revînt à sa tâche propre, à son devoir. Alors toutes les forces sociales coopéreraient pour réorganiser enfin la société française, « sous la seule prépondérance normale, à la fois privée et publique, du sentiment social, convenablement assisté de la raison positive et de l'activité réelle ».

XXXIV. — Au-dessus de la foi.

Le positivisme n'est abstrus que pour l'intelligence. Au contraire, il s'ouvre, il s'illumine pour tous les cœurs aimants. « Il faut que la foi soit toujours démontrable, et c'est en cela que consiste la régénération mentale. Mais elle ne peut ni ne doit être constamment démontrée, puisque les conditions qu'exige la démonstration sont rarement remplies par chacun de ceux qui doivent appliquer les règles. »

Combien de catholiques ont lu et sont à même de comprendre l'œuvre de saint Thomas d'Aquin ? C'est pourtant là seulement qu'est exposée intégralement toute la doctrine qui a embrasé les âmes et fondé la plus haute civilisation.

La supériorité du cœur sur le cerveau se marque même dans l'intelligence, qui reste toujours insuffisante si elle n'est que cérébrale. Déjà, le grand saint Paul plaçait l'amour au-dessus de la foi.

XXXV. — L'idéologie positive.

Le positif, c'est tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui peut être, tout ce qui sera. « On ne peut bien apprécier ce qui est sans le rattacher, d'une part à ce qui a été, d'une autre à ce qui sera. »

Voici donc la base d'un accord de toutes les bonnes volontés françaises : *Conserver en améliorant.*

Tous les partis politiques ont leur programme et leur personnel. Armé du programme de surenchère, chacun se lance à l'assaut du pouvoir. Avant, ils invoquent toutes les creuses fariboles de la « souveraineté du peuple ». Après, celui qui a triomphé ne s'occupe que d'exploiter la situation et d'affaiblir ses compétiteurs. Aux États-Unis, on dit crûment : « la dépouille aux vaincus! »

L'idéologie positive n'est pas seulement d'exportation. Elle s'affirme en se vivant. Si elle n'est pas très propice aux jeux d'éloquence auxquels se complaisent les assemblées parlantes et tous les crânes à grelots que l'anarchie met en branle, elle se rapporte à une vaste synthèse et elle nous impose une sévère surveillance de nos propres instincts. Pas de programme mirifique, — *une méthode*. Pas de personnels à révoquer et à investir, — *des forces à appliquer*. Pas de mécanisme ingénieux pour créer de la prospérité avec de la fainéantise et du gâchis, de la paix avec de la haine, du bonheur avec de l'envie, de la vie avec

des phrases, — *l'orthopédie intellectuelle et morale d'une discipline qui règle et unifie.*

« Subordonner le progrès à l'ordre, l'analyse à la synthèse et l'égoïsme à l'altruisme : tels sont les trois énoncés, pratique, théorique et moral, du problème humain, dont la solution doit constituer une unité complète et stable. Respectivement propres aux trois éléments de notre nature, ces trois modes distincts de poser une même question sont non seulement connexes mais équivalents, vu la dépendance mutuelle entre l'activité, l'intelligence et le sentiment. Malgré leur coïncidence nécessaire le dernier énoncé surpasse les deux autres, comme étant seul relatif à la source directe de la commune solution, car l'ordre suppose l'amour, et la synthèse ne peut résulter que de la sympathie ; l'unité théorique et l'unité pratique sont donc impossibles sans l'unité morale : ainsi la religion est aussi supérieure à la philosophie qu'à la politique. Le problème humain peut finalement se réduire à constituer l'harmonie affective, en développant l'altruisme et en comprimant l'égoïsme ; dès lors, le perfectionnement se subordonne à la conservation et l'esprit de détail au génie d'ensemble. »

XXXVI. — Conclusion.

En résumé, rétablir une direction spirituelle est la plus urgente, la plus pratique, la plus énergique des réactions de salut national.

PARIS. — IMP. CHARLES SCHLAFER, 257, RUE SAINT-HONORÉ.
ANDRÉ TOURNON, ING^R E. C. P., SUCCESEUR.

Les publications du *Groupe Auguste Comte* seront envoyées gratuitement aux hôpitaux et œuvres militaires, aux bibliothèques des bourses du travail, des syndicats, des coopératives, des universités populaires, etc.; enfin, aux soldats du front qui nous les demanderont directement.

On s'associera à notre effort en aidant à la diffusion de nos brochures.

Nous enverrons dix exemplaires pour 5 francs; vingt-cinq pour 10 francs; cinquante pour 20 francs; cent pour 35 francs; mille pour 300 francs.

Notre opuscule V paraîtra le 1^{er} mai. Il traitera des questions actuelles, de ce que nous devons, de ce que nous pouvons faire — immédiatement — pour défendre la civilisation menacée par le matérialisme et une fausse idéologie.

Ont paru :

- I. — La France militante
- II. — La Culture sociale de la race
- III. — L'Idéologie délétère

par GEORGES DEHERME

(En vente chez les principaux libraires et dans les gares. Envoi franco, chaque brochure : 0 fr. 75.)

DU MÊME AUTEUR

- L'Afrique occidentale française. Action politique. — Action économique. — Action sociale. (Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société antiesclavagiste de France.) — Un vol. in-8, 528 pages, 1908. (Bloud, éditeur.) 6 fr. »
- La Démocratie vivante. — Un vol. in-8, 402 pages, 1909. épuisé.
- Auguste Comte et son œuvre : le Positivisme. Un vol. in-16, 128 pages, avec deux portraits hors texte, 1909. (Groupe Auguste Comte.) 2 fr. 50
- La Crise sociale. Un vol. in-16, 380 pages, 1910, 3^e édition. (Bloud, éditeur.) 4 fr. 50
- Croître ou disparaître. La loi de Malthus. — La surpopulation. — Le néo-malthusianisme. — La dépopulation française. — Ses facteurs. — Les expédients. — La solution positive. 1 vol. in-16, 270 pages, 1910. (Perrin, éd.) 4 fr. 50
- Les Classes moyennes. Étude sur le parasitisme social. Un vol. in-16, 320 pages, 1912. (Perrin, éd.) 4 fr. 50
- Le Pouvoir social des femmes. Un vol. in-16, 280 pages, 1914. (Perrin, éd.) 4 fr. 50

~~~~~  
*Vient de paraître :*

## **PENSER POUR AGIR**

Un vol. in-16, 328 pages. (Grasset, éd.) . . . . . 4 fr. 50